

l'air; qu'il apprendrait bien à ce Français qu'un Flamand ne se laisse pas opprimer et railer impunément. Il menaçait si violemment, hurlait si furieusement, que le capitaine, impatient et irrité, mit fin au débat par ces mots : — Ici, matelots ! Qu'on jette cet enragé dans la fosse aux lions pour trois jours !

Cet ordre parut frapper Donat d'une terreur inexplicable. Peut-être croyait-il qu'il y avait réellement des lions au fond du navire ; il regardait le capitaine, tremblant et stupéfait, comme s'il croyait avoir mal compris ; mais lorsqu'il se vit empoigné rudement par les matelots, il se mit à sangloter tout haut, et se laissa tomber à genoux devant le capitaine, les mains tendues et les yeux remplis de larmes.

Les deux amis s'efforcèrent de fléchir le juge sévère. Victor Roozeman, encore pâle d'indignation, prétendait qu'on allait commettre une criante injustice, et il voulait faire comprendre au capitaine qu'on avait tourmenté et opprimé dès le premier jour le pauvre garçon. Jean Creps, au contraire, s'efforçait de présenter l'affaire comme insignifiante, et demandait, en termes conciliants et sensés, le pardon de Donat, qui ne lui en montrait aucune reconnaissance, parce qu'il le faisait passer pour un imbécile et un grand lourdaud.

Soit que leurs paroles fissent quelque effet sur l'humeur brutale du capitaine, soit que l'attitude humble de Donat l'eût apaisé, il dit aux matelots :

— Laissez-le aller. Le jeune paysan, se voyant en liberté, s'approcha de Victor, lui prit la main, la baisa, et dit avec une larme dans les yeux :

— Monsieur Roozeman, je vous remercie mille fois de votre bonté. Pour vous je me jetterais au feu.

Mais le capitaine le tira par le bras dans l'entrepont, le changea de gamelle, lui donna des Allemands pour compagnons, et dit très durement en s'en allant :

— Fais en sorte que je n'entende jamais parler de toi, perturbateur, ou tu t'en repentiras.

VI

L'ÉQUATEUR.

Le *Jonas* était en mer depuis quatre semaines, et approchait de l'équateur, cet endroit du globe où le soleil darde le plus vivement ses rayons. L'éternelle viande salée commençait à dégoûter les passagers ; toutes les provisions étaient épuisées. Il y avait de pauvres diables qui se seraient traînés sur leur deux genoux pour obtenir un cigare ou une pipe de tabac. Le litre d'eau qu'on distribuait par jour à chacun devint insuffisant pour un grand nombre de passagers, à cause de la grande chaleur et de la ration, qui se composait exclusivement de salaison et de biscuits secs ; il y en eut qui échangeaient des objets de prix contre une simple chopine d'eau.

On arriva enfin sous l'équateur. Là, le *Jonas* fut arriété par un de ces calme persistants que les gens de mer craignent plus que la plus violente tempête. La mer était unie et brillante comme un miroir, sans que la moindre brise vint agiter sa surface. Le soleil flamboyait comme un globe de feu dans un ciel bleu foncé et brûlait si impitoyablement tout ce que la nature avait d'humain, que les passagers cherchaient vainement sur le pont et dans la cale un lieu pour se rafraîchir et se reposer ; mais partout l'atmosphère était également brûlante et l'air étouffant. Ce qui rendait leur sort encore plus pénible, c'était le manque d'eau. Un grand nombre d'entre eux, tourmentés par une soif irrésistible, épuisaient leur ration avant que le soleil tombât directement sur leurs têtes, et passaient alors le reste de la journée à lutter douloureusement contre la soif.

Ils souffrirent ainsi dès que le premier jour de calme ; qu'eût-ce été s'ils avaient dû rester stationnaires pendant plusieurs semaines au milieu de cette fournaise et cette atmosphère éternelle !

Le deuxième jour, aucun vent n'avait agité les voiles et la chaleur paraissait doublée. Craignant que ce calme prolongé n'épuisât la provision d'eau douce nécessaire pour atteindre les côtes d'Amérique, le capitaine déclara que le salut de tous l'obligeait à prescrire une mesure cruelle. Désormais, chacun des passagers ne recevrait plus qu'un demi-litre d'eau par jour. Une terreur générale et des plaintes aigres accueillirent cet ordre effroyable ; mais le capitaine s'efforça de leur faire comprendre que le calme pouvait encore durer un mois, et qu'il devait épargner l'eau afin de ne pas mettre tout l'équipage en danger de mort.

Pour les convaincre, il leur raconta comme exemple, qu'on avait trouvé, à la même place où mouillait maintenant le *Jonas*, un navire portugais qu'on croyait abandonné. Lorsqu'on monta à son bord, on y trouva près de cent cadavres. On apprit, par la relation du journal, que les passagers s'étaient emparés de la provision d'eau et l'avaient employée avec une aveugle prodigalité. Cette note datait de six semaines, et il est clair que ces cent hommes étaient tous morts de soif et avaient souffert par leur faute le trépas le plus épouvantable. Le capitaine ajouta, avec un geste significatif, qu'il saurait bien garder le *Jonas* d'un pareil malheur, et que le premier qui oserait toucher à une barrique d'eau, il lui brûlerait la cervelle avec son revolver comme à un chien.

Effrayé par la terrible histoire du navire portugais, les passagers altérés se tordirent les bras avec un rauque murmure de désespoir. Victor Roozeman supportait son sort avec cou-

rage ; mais il pensait plus qu'auparavant aux êtres qui lui étaient chers, et, comme s'il eût voulu familiariser son imagination avec la misère, il parlait continuellement de tout ce qui lui manquait. Il se rappelait, avec un enthousiasme maladif, les belles promenades autour d'Anvers, où il avait rêvé si souvent au bonheur et à l'amour, sous un feuillage frais ; les bords magnifiques de l'Escaut, où l'on respirait l'air en été avec un véritable sentiment de béatitude ; le banc vert dans le petit jardin de sa mère, où, après les heures de travail, il pouvait s'asseoir tranquille, content, et rêver et sourire à ses propres pensées, jusqu'à ce que sa chère mère eût servi sur la table un souper appétissant et délicieux.

Jean ne parlait guère ; il trouvait la position terriblement désagréable, à la vérité ; mais ils n'étaient pas les premiers qui fussent restés dans une pareille immobilité pendant quinze jours. Le vent s'élèverait aujourd'hui ou demain, et on oublierait bientôt la misère soufferte. Ces pensées n'empêchèrent pas le courageux Jean de s'écrier qu'il donnerait cinq années de sa vie pour un sceau d'eau froide de la pompe de son père.

Celui qui restait encore ferme et se promenait sur le pont encore satisfait, en apparence, c'était Donat Kwik. Il portait sa ration d'eau dans une bouteille suspendue à son cou par une corde passée sous ses habits, et il la gardait et l'éparagnait si soigneusement, que déjà deux fois à la fin du jour il avait rafraîchi Victor et son ami Jean en leur versant une gorgée de sa bouteille.

Interrogé sur la cause de sa force contre la soif, il donna cette explication, qui témoignait au moins d'une très grande puissance de volonté :

— Donat est un imbécile, je le sais, répondit-il ; mais, quand sa peau est en jeu, il devient malin comme un renard, messieurs, et il se casse la tête pour trouver un moyen de ne pas monter trop tôt au ciel. Je vais vous dire comment je m'y prends. Le matin, je reçois ma ration d'eau, n'est-ce pas ? Vous croyez que je me dépêche de boire, comme les autres ? Non, je fourre la clef de ma malle dans ma bouche, puis je la mords sans discontinuer, et je fais croire ainsi à mon estomac qu'il boit, jusqu'à ce que je ne puisse plus supporter la soif. Alors je bois un tant soit peu, et je me remets à mordre ma clef. Je ne bois pas de genièvre, je ne fume pas. A midi, je ne mange pas de viande, elle est salée ; et je me nourris aussi peu que possible, car la soif vient en mangeant. Aussi, je suis toujours moitié affamé, moitié étouffé ; mais il est plus facile de supporter la moitié de chaque mal que d'en souffrir un tout à fait.

(La suite au prochain numéro.)

INVITATION

Le comité des citoyens de cette ville, considérant qu'il est d'une importance capitale pour Montréal et à la province en général d'assurer le succès de l'exposition, compte sur la coopération bienveillante de tous les citoyens.

L'exposition proprement dite promet d'être supérieure à aucune de celles tenues jusqu'ici à Montréal, tandis que sous le rapport des attrait du dehors, auxquels il a été si libéralement pourvu par les citoyens, elle laissera loin derrière elle aucune de ses devancières. La seule question qui soit maintenant à décider est celle du logement des milliers d'étrangers qui visiteront notre ville du 14 au 24 septembre. Les hôtels et les restaurants suffiront probablement à leur donner à tous, la pension proprement dite, mais quant au logement, ils n'y pourront suffire.

Le comité des citoyens invite en conséquence tous ceux qui pourront disposer de quelques chambres, à les mettre à sa disposition. En rendant un service à la cité, ils trouveront en même temps l'occasion de faire un gain pécuniaire. Déjà plusieurs familles ont répondu à l'appel, et 500 lits ont été promis.

Pour toute information, s'adresser au bureau du comité des citoyens.

Le Remède du Père Mathieu

Général l'intempérance d'une manière prompte et radicale en faisant disparaître complètement chez les victimes de cette funeste passion le désir de boire des liqueurs alcooliques. Cette préparation est tout à la fois un abri-fuge, un tonique et un altérant ; elle chasse la fièvre qui consume l'intempérant et lui fait éprouver le désir modéré de boire ; elle rend la vigueur à l'estomac et au foie qu'une existence désordonnée a paralysé presque toujours, et fortifie en même temps le système nerveux. Le lendemain d'une orgie, une seule cuillerée à thé de cette préparation fera disparaître toute dépression morale et physique, et elle guérit aussi toutes sortes de fièvres, la dyspepsie et la torpeur du foie, même lorsque ces maladies proviennent de toute autre cause que l'intempérance. Une brochure donnant de plus amples détails sera expédiée gratuitement sur demande. Prix : \$1 la bouteille. En vente chez tous les pharmaciens. Seul agent pour le Canada,

S. LACHANCE, Pharmacien
646, rue Ste-Catherine Montréal.

LA CONVERSATION DES FEMMES

Quand vous vous êtes assise et bien fait admirer, vient le moment de parler. Alors, combien ne faut-il pas aussi avoir soigné la toilette de son esprit, l'avoir embelli, paré, fleuri, parfumé ! Combien ne faut-il pas l'avoir fourni de trésors, pour que chacun puisse puiser à son gré ! avoir pris l'habitude de penser pour posséder sur toute chose des idées à soi et l'art de les expliquer avec grâce ! Il faut avoir bien de l'esprit pour plaire en ne disant rien. En général, il vaut mieux parler.

D'après les lois du bon ton, il est enjoint, sous peine de manquer de savoir vivre, de parler de soi peu et rarement. Il me semble, cependant, qu'il est des occasions où on peut le faire sans inconvénient, par exemple, avec une personne qui vous voit pour la première fois. D'abord, tout ce que vous dites dans ce moment là, étant nouveau à celui qui l'entend, court moins de danger de l'ennuyer ; ensuite, ce jour-là, on ne veut qu'apprendre à vous connaître, et on vous sait gré d'aider à la circonstance. Mais que ceux qui parlent d'eux songent bien à s'exprimer doucement, simplement, sans passion, sans emphase. On peut intéresser en parlant de soi, aussi bien qu'en parlant d'un autre, si on y met cette froideur, cette insouciance, cet espèce de hauteur d'une conversation indifférente, si on n'a pas l'air de vouloir imposer l'admiration ou contraindre à la pitié en criant bien fort : *Mon ouvrage ! Mes malheurs !* Il faut parler de soi tout bas.

En général, un des plus grands charmes de la conversation est l'abandon, le laisser-aller : *La meilleure muse est la franchise.* Il est beaucoup prêché aux femmes d'être discrètes et réservées, et avec quelque raison, car on sait si bon gré aux femmes de ce qu'elles ne disent pas ! Cependant, des deux extrêmes, mieux vaut un peu d'étourderie que trop de retenue. Dans le premier cas, vous faites parfois des imprudences ; dans le second, des mousaderies ; dans le premier cas, vous risquez seulement de vous nuire à vous-même ; dans le second, vous nuisez certainement à vos amis, car vous les ennuyez ; — et quand il arriverait que par trop de franchise vous leur causeriez par aventure un léger dommage, vous leur ferez moins de tort en les fâchant une fois qu'en les endormant toujours. Si, comme dans le palais de la Vérité, chacun était obligé de dire tout ce qu'il sait et tout ce qu'il pense, la vie serait plus amusante.

La conversation est un petit drame ; il faut qu'il y ait au fond une idée morale, universelle, qui touche tout le monde, qui aille à tous les cœurs, et à la surface une action, des personnages qui la traduisent en faits, qui la vivifient, la mettent en relief, en tableaux mouvants. Ainsi au fond : amours, religion, liberté ; à la surface : des noms, des exemples, des aventures, des histoires du jour ; s'il n'y a que les personnages, c'est du caquetage du coin de la rue ; s'il n'y a que l'idée, c'est de l'abstraction, de la métaphysique de cabinet. Une maîtresse de maison bien entendue conduit la conversation absolument comme un pilote son navire ; elle sent le temps qu'il fait, elle connaît ce qui est dans l'air, elle consulte les étoiles, elle manœuvre avec adresse pour éviter les mauvais courants, les rescifs qu'elle irait heurter, les sables où elle pourrait s'engraver ; heureuse si elle n'a pas dans l'équipage un sot matelot qui la fasse échouer.

Madame CLÉMENCE ROBERT.

MAISONS DE COTON

Les Etats-Unis sont fertiles en inventions extraordinaires. La plus récente et la plus curieuse est celle du coton à bâtir et des bois artificiels.

Il ne s'agit rien moins que de bâtir des maisons en coton. Déjà la découverte du procédé a été patentée et essayée avec un succès complet. On se sert du coton vert de qualité inférieure, des débris épars dans les champs, et même des balayures de fabriques, enfin de tout ce qui est jeté

comme rebut et que ne veulent pas prendre les papetiers. On en fait une pâte qui acquiert la solidité de la pierre.

Ce coton architectural est enduit, à l'extérieur, d'une substance qui le rend imperméable à la pluie. Il faudra désormais, pour construire de fond en comble une maison de coton, moitié moins de coton que pour ériger une maison en briques. Elle sera à l'épreuve du feu, tout aussi solide qu'une maison en pierre, et cela coûtera trois fois moins.

Les charpentes seront faites avec de la paille de blé. Ce bois artificiel, excessivement dur, est obtenu par les procédés suivants ; la paille est d'abord transformée en feuilles de carton par les procédés ordinaires des papeteries ; puis les feuilles empilées sont traitées par une solution qui durcit les fibres. Il suffit ensuite de quelques passages dans un train de lami-noir pour obtenir un produit ayant toutes les qualités du bois de construction. Le traitement chimique subi par la matière la rend imperméable et difficilement combustible.

La menuiserie est fabriquée au moyen d'un carton qui diffère peu du précédent.

Il est seulement un peu moins dur. Il se prête à tous les ouvrages de la menuiserie. Il se rabote ; on le cloue, on le colle, on le fend, il reçoit des moulures absolument comme le bois naturel.

Chauffé devant le feu, il peut être cintré et recevoir les formes les plus variées ; les couleurs et les vernis s'y appliquent parfaitement, et sont plus durables que sur le bois.

Le carton est insensible aux variations de la température, il peut être exposé au soleil ou à la pluie, sans se fendre.

CHOSSES ET AUTRES

— Adelaide Neilson laisse une fortune de \$200,000.

— Le gouvernement serbe a commandé en Amérique 100,000 carabines des derniers modèles.

— Quelques-uns des Révs. Pères jésuites expulsés de France sont arrivés à Ottawa, et sont les hôtes du collège de cette ville.

— M. Gambetta est né le 30 octobre 1838 ; il a donc près de quarante-deux ans.

— Une nouvelle manufacture de fuseaux est en voie de construction à Saint-Alexis, comté de Maskinongé.

— La condition du cardinal Nina, secrétaire du gouvernement pontifical, est très critique.

— Un attentat à la vie du roi de Birmanie a été commis. Le caïman et ses complices ont été exécutés sur le champ.

— Une fromagerie a été établie le printemps dernier à Ste-Ursule, et elle fonctionne d'une manière très satisfaisante.

— Il paraît que de faux billets de chemins de fer sont faits et vendus sur une vaste échelle.

— Les négociations entre la Russie et la Chine se continuent avec satisfaction.

— Un nouveau détachement d'émigrants canadiens doit partir le 6 septembre de la Nouvelle-Angleterre pour le Manitoba.

— Une dépêche de Madère annonce qu'une révolte a eu lieu à Lagos, et tout le long de la côte d'Afrique. Tous les indigènes menacent de se soulever.

— Les hôpitaux de Saratoff (Russie), sont remplis de patients victimes du choléra. Le fléau fait des ravages effrayants parmi la garnison et toute la population.

— S.A.R. le duc de Connaught, avec le consentement de Sa Majesté, a demandé du service dans l'Inde. Les autorités n'hésitent nullement à se rendre aux désirs du jeune général.

— M. le Dr d'Odette d'Orsonnens, de Montréal, est de retour d'Europe. Pendant son séjour à Rome, M. d'Orsonnens a reçu de S.S. le Pape la croix de Saint-Grégoire le Grand.